

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 69 (2007)

Buchbesprechung: Notes de lecture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

2007, ANNÉE FASTE POUR L'HISTOIRE LOCALE

Jean-Pierre Dorand, *La ville de Fribourg de 1798 à 1814*, Fribourg, Academic Press, 600 p.

Peter Kurmann (dir.), *La cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg, miroir du gothique européen*, Lausanne, La Bibliothèque des Arts, 256 p.

Francis Python (dir.), *Fribourg. Une ville aux XIX^e et XX^e siècles*, Fribourg, Ed. La Sarine, 480 p.

Volker Reinhardt, Alain Bosson (éds), «*Freiburg auch Fryburg*» *Stadtansichten aus dem Zeitalter der Aufklärung* / «*Fribourg en Suisse, ou Freybourg*» *Vues de la ville au temps des Lumières*, Fribourg, BCUF, 72 p.

Hermann Schöpfer (dir.), *L'image de Fribourg*, Fribourg, Archives de la SHCF (hors série) / Fiduconsult, 128 p.

Silvia Zehnder-Jörg, *Die Grosse Freiburger Chronik des Franz Rudella: Edition nach dem Exemplar des Staatsarchivs Freiburg*, Fribourg, FGB 84 (2007), disponible en novembre AA. VV., articles «Fribourg (canton)» et «Fribourg (commune)» dans: *Dictionnaire historique de la Suisse*, Hauterive, Ed. Gilles Attinger, vol. 5, pp. 210-252

Le millésime 2007 a vu paraître, 850^e anniversaire de Fribourg oblige, une quantité inhabituelle d'ouvrages et de travaux d'histoire et d'historiographie locales. Ceux d'entre eux qui se présentent comme des livres-cadeaux (grand format, beau papier, nombreuses images en couleurs) ont immédiatement rencontré le succès public. Moins de trois mois après leur parution, il a fallu ordonner la réimpression de l'ouvrage commémoratif officiel et celle de l'histoire du paysage urbain commanditée par Fiduconsult; ce qui porte à 6000 exemplaires le tirage définitif de chacun de ces livres. Quant à la monographie sur la cathédrale, les 1300 pré-commandes couvraient la moitié du tirage, et 1600 exemplaires étaient déjà placés le jour de la mise en marché. Soit, pour ces trois ouvrages, une production totale frisant les 15000 exemplaires, pour un coût dépassant le million.

Alleluia? Un peu de sens critique invite à placer quelques bémols dans ce chant de triomphe.

Le facteur commémoratif, d'abord, a dopé les tirages par le jeu des commandes officielles et d'un solide marketing institutionnel. On ne va pas s'en plaindre; mais on ne saurait conclure, de ce millésime d'exception, au succès automatique du livre d'histoire locale. D'autant que la coïncidence de toutes ces publications centrées sur le patrimoine ou le passé de Fribourg tient aussi à des circonstances fortuites. Ce n'est évidemment pas la célébration du 850^e qui a fait planifier en 2007 la sortie du volume 5 du *Dictionnaire historique de la Suisse* (de Fir à Gri). Le livre sur la cathédrale, lui, a souffert d'un bienheureux retard de publication: il était originellement prévu pour Noël 2006. Enfin, le coût impressionnant de ces entreprises éditoriales n'empêche pas qu'elles se développent sur un marché artificiel, hors de toute vérité économique parfois. Ici, le prix de vente est égal, voire inférieur au prix de revient; là, les auteurs ne sont pas rémunérés; ailleurs, les images sont offertes gracieusement à la reproduction, sans droits ni autres frais...

On doit certes se réjouir que les pouvoirs publics financent des livres et qu'il existe aussi un mécénat privé pour stimuler la production et la diffusion du savoir historique. Mais il ne faut pas se leurrer. Si l'on trouve à Fribourg, pour ce genre de livres, des acheteurs, des auteurs, et bien sûr des imprimeurs, on ne voit pas, sauf exception, que des éditeurs professionnels soient à la manœuvre. Il se vérifie en effet constamment que les livres commémoratifs font problème dans leur rapport au public: l'acheteur de ces ouvrages, promus et distribués comme des objets-souvenirs, n'est pas forcément un lecteur. Ces livres ne sont donc pas conçus et projetés, généralement, en vue de toucher un public avec un contenu qui s'impose de soi, mais en fonction des besoins ou des envies du commanditaire; et leur contenu dépend fortement des ressources humaines mobilisables, c'est-à-dire des auteurs disponibles.

Aussi le maître d'œuvre doit-il s'efforcer de surmonter, ou de tourner à son avantage, les handicaps congénitaux affectant ces monuments commémoratifs. Il faut toute l'habileté et l'esprit de synthèse de Francis Python, par exemple, pour structurer l'ensemble des contributions, très hétérogènes, composant l'ouvrage officiel du 850^e. La musique, l'indus-

trie alimentaire, l'orphelinat, l'architecture, la prostitution, le mouvement ouvrier... Chaque auteur d'un mémoire de licence touchant la ville à partir des années 1800, si étroitement cadré fût-il, semble avoir été prié d'en fournir un résumé. Cela permet des séances de rattrapage bienvenues. Ceux qui ont raté le travail de Serge Gumy sur le quartier de l'Auge, par exemple, se féliciteront d'en retrouver ici l'essentiel. Mais cela tient un peu du pique-nique canadien, ou du convivial *Jekami* (*Jeder kann mitmachen*) des Allemands. Et cela n'empêche pas l'ensemble de rester, forcément, lacunaire: il n'y a pas eu de vie scientifique, en ville, dans les deux siècles passés? Saluons d'autant plus vivement les originales contributions à l'histoire urbanistique réunies par Aloys Lauper, sur des thèmes trop souvent négligés: les parcs et jardins, par exemple, ou la politique sociale de l'habitat.

D'une si vaste entreprise, osera-t-on dire que le résultat final est un peu frustrant? Le fil du livre est chronologique dans les deux premières parties, qui périodisent fermement l'histoire politique et économique de Fribourg. Pour le reste, c'est-à-dire le social et le culturel (largement entendus), l'approche devient thématique, et le lecteur doit se contenter de coups de sonde ou de survols platement descriptifs, voire de catalogues. La construction juxtapose ainsi des approches qu'il faudrait croiser pour bien saisir, dans leur ampleur et leur durée, des phénomènes signalés en passant, comme la reconnaissance de Jean Tinguely ou l'impact des congrégations religieuses sur l'urbanisation. Enfin, on regrettera une désinvolture pénible dans le traitement de l'iconographie: pour la datation et la localisation, la plupart des photos sont floues, et l'on a cru devoir imprimer en sépia donc vieillir artificiellement – pour faire historique, sans doute! – des images en noir et blanc des années 1950. Jacques Thévoz, pour ne citer que lui, ne méritait pas ça. Compte tenu de l'ambition encyclopédique affichée et de l'ampleur des moyens financiers à disposition, on peut aussi regretter l'absence d'un index des matières et d'une chronologie.

Un genre mixte (de brefs essais de synthèse plus des notices alphabétiques à la façon des dictionnaires) aurait-il mieux convenu à l'objet multiple et buissonnant traité dans ce livre, tout en facilitant la recherche d'informations ponctuelles? Vaine question. L'ouvrage officiel du 850^e n'a pas eu besoin de la forme «objectivante» du dictionnaire pour affi-

cher une sérénité de bon ton. Il émet avec détachement les jugements qui contredisent les idées reçues (telle l'influence de l'Union de Fribourg sur la rédaction de l'encyclique *Rerum Novarum*, qui a été surestimée), et il signale sans lourdeur les points critiques de la gestion communale (par exemple en rappelant que la maîtrise publique du sol est la condition d'un urbanisme de qualité). Mais ce regard à la fois bienveillant et distancié ne doit rien, ou pas grand chose, à la nature officielle de l'ouvrage. On trouve le même chez des observateurs extérieurs, étrangers à l'esprit du lieu, et soucieux de le rester. Au XVIII^e siècle déjà, le Bernois Vincent-Bernard de Tscharnier et le Zurichois Jean-Jacques Leu, hommes éclairés et protestants, rédigent sur la ville-Etat de Fribourg, catholique et absolutiste, des articles encyclopédiques très consensuels.

La remarque vaut encore pour les auteurs fribourgeois du *Dictionnaire historique de la Suisse*, qui observent la discipline d'objectivité propre au genre. Tant de garanties rassurent le lecteur sur l'impartialité de l'exposé, mais ne lui laissent espérer qu'un faible renouvellement, peu d'originalité et guère d'audace dans les perspectives. Les articles «Fribourg (canton)» et «Fribourg (commune)» du *DHS* offrent un bon exemple de ce type d'histoire, actualisée du point de vue des sources et travaux de référence, mais conformiste en diable dans ses découpages et ses approches. Le *DHS* s'appesantit sur la description des institutions et du jeu politiques, en fournissant d'excellents schémas du système patricien, mais sans rien apporter de neuf.

Et il traite le domaine culturel avec une inquiétante légèreté. Négligence ou ignorance? On ne trouve pas un mot, pas une allusion, à l'âge d'or de la production artistique fribourgeoise, sa seule vraie période de niveau «international», ces premières décennies du XVI^e où fleurissent les ateliers. Pas même un renvoi aux articles sur les sculpteurs Geiler, Gieng ou Gramp, sans même parler du peintre Fries, qui se trouvent pourtant dans le même volume. Il y a dans l'historiographie cantonale, soit dit en passant, un réel problème avec le XVI^e siècle, si tumultueux, si crucial. Les médiévistes ne s'y aventurent guère, et les modernistes attendent le XVII^e pour dissertar sur une culture bien éclairée, une économie bien relancée et un système politique bien installé. Si bien que les derniers travaux d'importance, en français, ceux d'André Maillard sur les alliances fribourgeoises au temps de la Réforme catholique et d'André-

Jean Marquis sur la fondation du collège Saint-Michel, datent déjà d'un demi-siècle.

C'est pourquoi notre panorama historiographique doit faire une place de choix à l'érudite édition de la Grande Chronique de Rudella procurée par Silvia Zehnder-Jörg et publiée par nos collègues de la société d'histoire germanophone, qui sera disponible dans quelques semaines. Ce monumental et touffu manuscrit, terminé pour l'essentiel en 1567, a été présenté dans ces colonnes.¹ Nous n'y revenons que pour rappeler avec l'historienne que la Chronique de Rudella, première approche «scientifique» de notre passé, «coïncide avec l'éclosion d'une nouvelle conscience de soi et la rénovation scolaire qui marquent l'époque à Fribourg». Voilà qui consonne bien avec la célébration de la ville en cette année commémorative de sa fondation. Voilà, surtout, qui souligne opportunément la nécessité primordiale de publier les sources, des sources, le plus possible de sources, et le plus rapidement possible, sans attendre le 900^e anniversaire. Il faut rafraîchir les sources pour renouveler l'histoire.

Or, tout l'intérêt d'un livre d'histoire, c'est qu'il dépoussière son objet, et pousse son lecteur à voir les choses d'un œil frais. La monographie sur la cathédrale Saint-Nicolas, de ce point de vue, est un livre d'histoire qu'il convient de traiter en parallèle avec les ouvrages de la cuvée du 850^e.

Il fait bonne justice de quelques clichés, à commencer par celui qui attribue le maintien de Fribourg dans la foi catholique à la piété déterminée du clergé de Saint-Nicolas, dont l'effort fut prolongé dans les dernières décennies 1500 par les Werro, les Schneuwly et les Canisius. En réalité, comme le montre Volker Reinhardt, ni les chanoines de la collégiale ni même les facteurs proprement religieux ne décidèrent du refus de la Réformation. La question fut tranchée aussitôt que posée, par le pouvoir temporel, pour des raisons d'ordre politique et économique à la fois: la rivalité avec Berne, la nécessité de soumettre le clergé au Conseil, l'opposition des Réformateurs au mercenariat. On peut ajouter que le peuple fribourgeois n'avait pas trop à se plaindre du *statu quo*, les dîmes n'étant pas perçues par les ecclésiastiques.

¹ Silvia Zehnder-Jörg, «La Grande Chronique de François Rudella», dans: *Annales fribourgeoises* 68 (2006), pp. 23-36.

Les chapitres introductifs du livre sur la cathédrale appartiennent de plein droit à l'histoire politique de la ville. Hans-Joachim Schmidt et Volker Reinhardt y montrent que, dès l'origine, celle-ci prit sur le sanctuaire tout le pouvoir possible, et comment les bourgeois utilisèrent l'église pour étendre leur emprise sur les campagnes environnantes. Les liens religieux noués autour de Saint-Nicolas à la fin du Moyen Âge préfigurent l'Etat territorial de l'Ancien Régime, de même que le mode de vie des clercs à l'église paroissiale annonçait le système collégial: il y avait, en somme, un chapitre avant le chapitre. Nous avons pris l'habitude, un peu paresseuse, de considérer Saint-Nicolas comme le décor ou le théâtre du pouvoir civil aux heures solennelles; c'est au risque d'oublier que ces murs abritaient en permanence toute une communauté religieuse, à la hiérarchie complexe. Il faut se reporter aux pages de Francis Python dans le livre commémoratif du 850^e pour suivre durant l'époque contemporaine les rapports difficiles, avec le pouvoir temporel, de ce clergé très attentif à la conservation de ses biens matériels et au maintien des anciens privilèges. L'abandon par les bourgeois du droit d'élire le curé de ville ne fut effectif qu'en 1983...

L'historiographie est toujours orientée par les soucis du temps présent. On ne s'étonnera pas que deux questions obsédantes, affleurant dans toutes les publications, marquent la production fribourgeoise de 2007.

La première touche aux relations de la capitale et du canton, au destin de la ville dans une organisation territoriale garantissant un «centre fort». On entrevoit ici les limites du genre monographique appliqué au cadre communal, qui n'est pas adéquat à tous les objets; sera-t-il encore possible, dans cinquante ou cent ans, d'écrire une histoire de la ville? Boutade mise à part, il se pourrait que Fribourg boucle en ce moment un cycle historique. Dans son premier âge, marchand et communautaire, la ville s'insérait dans le système des liens féodaux qui tenait en réseau les villages et terres des alentours. Suivit un âge agro-militaire, patricien, où la ville promue capitale domina les campagnes tout en accroissant son emprise territoriale. Un demi-siècle de secousses (1798-1848) installa Fribourg dans un troisième cycle, «démocratique», où la ville n'était plus qu'une commune pareille aux autres, sinon par la taille et le poids. Un nouveau cycle paraît s'ouvrir avec la constitution de l'«agglo» – réalité géographique avant que d'être institutionnelle. Le

DHS offre, en deux excellents croquis, une sorte de vue stéréoscopique du développement de l'agglomération, suggérant que la politique suivra forcément l'évolution du terrain.

Dans un climat lourd d'incertitudes et de récriminations, le facteur «agglomération» oblige à repenser les rapports entre la ville et l'Etat, réflexion pour laquelle il n'est pas inutile de remonter à 1803, date de leur séparation. C'est l'objet du livre de Jean-Pierre Dorand, qui tombe à pic pour alimenter le débat. Il détaille les conflits et marchandages dans lesquels se fit le partage des biens (Acte de dotation), et suit pas à pas les premières années d'existence de la commune face à l'autorité cantonale. De substantielles comparaisons avec les villes suisses pareillement dotées en 1803/1804 (Bâle, Berne, Lucerne, Saint-Gall, Schaffhouse, Soleure, Zoug et Zurich) empêchent ce travail minutieux de s'enfermer dans une perspective exclusivement locale.

L'ouvrage est descriptif, *sachlich* et détaillé jusqu'à provoquer l'ennui: la table des matières, bien tassée, couvre près de sept pages, et le texte comporte 102 tableaux pour 560 pages, c'est dire que les lecteurs de cette thèse d'habilitation ont été peu nombreux sur les plages cet été. Le livre était à peine sorti, pourtant, qu'il trouvait son destin. Les autorités communales s'en prévalaient pour étayer leurs plaintes et revendications face à l'Etat. Tout le mal viendrait donc de la sous-dotation de la ville, en 1803, handicap en quelque sorte génétique: aujourd'hui comme au temps de Napoléon, la capitale devrait se charger de tâches spécifiques sans qu'on lui donne les moyens de les exécuter. Napoléon n'a pas géré la caisse de pension de la commune, mais passons: toutes les autorités ont toujours eu la tentation d'instrumentaliser l'histoire, celles de la ville n'allaient pas laisser passer l'occasion d'un anniversaire.

L'autre question, connexe, touche l'identité culturelle, et d'abord linguistique, de Fribourg, ville et/ou agglomération. Ici se vérifie que si les ponts sur la Sarine ont été (re)bâti en pierre, la langue de bois garde tout son intérêt pour traiter du bilinguisme sans fâcher personne. La cuvée historiographique 2007 permet au moins d'observer le clivage linguistique dans le paysage des historiens du cru: sauf exception, les Alémaniques règnent sur les périodes médiévale et moderne, les francophones colonisant presque seuls l'époque contemporaine. A quelques

Silvia Zehnder-Jörg,
«La Grande Chronique
de François Rudelle»,
dans:
Annales fribourgeoises 68
(2006),
pp. 23-36.

nuances et différences près, cette distribution qui correspond à celle des chaires universitaires se prolonge dans les institutions culturelles (Archives de l'Etat, Service des biens culturels, Musée d'art et d'histoire). Cela gêne souvent les directeurs de publication: Peter Kurmann se désole d'avoir trouvé si peu de contributeurs francophones, et Francis Python si peu de germanophones. Il y a certes du hasard dans ce phénomène, mais ses effets sur l'édition n'ont rien de hasardeux. Le facteur linguistique complique le travail, et crée des charges supplémentaires. Cela coûte cher, d'être à la fois politiquement correct et scientifiquement pointu.

Jean Steinauer

1. Voir Alain Besson, *Les Capucins, leur histoire, leur mission, leur œuvre* (Paris: L'Arche, 1994), pp. 41-50.

2. Voir Alain Besson, *Les Capucins, leur histoire, leur mission, leur œuvre* (Paris: L'Arche, 1994), pp. 51-60.

LES TRÉSORS MANUSCRITS DES MOINES

Romain Jurot, *Catalogue des manuscrits médiévaux
de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg*,
Dietikon-Zürich 2006, Urs Graf Verlag, 352 p.

Ce volume présente superbement l'ensemble des manuscrits médiévaux conservés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg. Cette riche collection, unique en son genre pour la Suisse, contient principalement des textes de la Bible et des Pères de l'Eglise, des ouvrages de théologie, des vies de saints et des livres liturgiques, échelonnés du XI^e au XVI^e siècle; et en moindre proportion des ouvrages d'histoire, de littérature et de médecine. L'illustration du catalogue, tirée des manuscrits les plus somptueusement enluminés, propose aussi des pages entières de texte calligraphié et ornementé, ou un étonnant bréviaire cistercien accompagné de son étui: de quoi susciter chez le lecteur l'envie de voir davantage de manuscrits, et d'en savoir davantage sur leur histoire.

L'introduction rédigée par Joseph Leisibach et Romain Jurot retrace en effet l'histoire mouvementée des divers fonds dont fut progressivement constituée l'extraordinaire collection de la BCUF. Les fonds des couvents sécularisés furent transférés au collège Saint-Michel et catalogués, de façon assez rudimentaire selon les normes d'aujourd'hui, ce qui entraîna la perte d'informations précieuses sur le contexte et la provenance des manuscrits. Les auteurs partent aussi de l'idée qu'une partie des fonds conventuels a été détruite, volée ou mise en sûreté chez des particuliers aux temps de l'Helvétique et du régime radical. Le socle de la collection de la BCUF fut ainsi formé, en 1848, par les fonds des bibliothèques de l'abbaye cistercienne de Hauterive; du collège des Jésuites et du couvent des Augustins (Fribourg); enfin, de la chartreuse de la Part-Dieu (Bulle). En un siècle et demi, au travers d'achats et de donations, la BCUF réussit à doubler pratiquement cette collection déjà respectable – mais dans cette phase de développement aussi, constatent les auteurs, la qualité de la documentation fut variable. Et en 2004, avec une donation de la Province suisse des Capucins, la BCUF enregistra l'apport le plus significatif

depuis 1848, intégrant notamment 12 manuscrits médiévaux.¹ Ce fonds contenait en particulier la bibliothèque de l'humaniste et homme d'Etat fribourgeois Peter Falk, mort en 1519; après diverses péripéties successorales, en effet, les livres de Falk avaient échoué sur la fin du XVII^e siècle au couvent des Capucins.

L'histoire des bibliothèques fribourgeoises est étroitement liée à celle du bibliophile anglais Sir Thomas Phillipps, qui approcha la veuve du patricien Joseph de Praroman lorsque celle-ci, en situation financière précaire, se résolut à vendre des livres et autres objets du patrimoine familial.² C'est ainsi que Phillipps, en 1823, acquit pour cent francs de France trois manuscrits de caractère historique: la chronique fribourgeoise de Nicod du Chastel, ainsi qu'une chronique bernoise et une zurichoise, que Peter Falk avait probablement copiée de sa main. Les bibliothèques du collège des Jésuites, des Augustins et de la Maigrauge cédèrent également au collectionneur anglais d'intéressants manuscrits, que l'on consulte aujourd'hui dans les bibliothèques britanniques. La chronique de Nicod du Chastel retrouva cependant le chemin de la BCUF. Elle avait été prêtée vers le milieu du XVI^e siècle par le chroniqueur François Gurnel à son cousin Pierre Fruyo, un collègue, et se trouvait donc parmi les manuscrits Praroman vendus à Phillipps. L'ouvrage fut racheté en 1911 lors d'une vente aux enchères chez Sotheby, à Londres, et offert en 1919 à la BCUF.

Le catalogue élaboré par Romain Jurot décrit brièvement chacun des manuscrits de la BCUF (parchemin, papier et filigrane, format, décor, corrections, reliure), puis éclaire la question de son origine et l'identité des précédents propriétaires. De succinctes indications bibliographiques renseignent le lecteur, cas par cas, sur l'état de la recherche.

Le catalogue se clôt sur un index analytique réalisé avec le plus grand soin, qui renferme la totalité des manuscrits médiévaux de la BCUF, et sur une liste des sceaux et timbres apposés par l'institution sur les ouvrages acquis ou reçus depuis sa fondation en 1848.

Katharina Simon-Muscheid

¹ Voir Alain Bosson, «Les Capucins, leurs bienfaiteurs, leurs livres» dans: *Annales fribourgeoises* 66 (2004), pp. 41-50.

² Voir «La passion de Thomas Phillipps», entretien avec Romain Jurot, *ibid.* pp. 105-109.

HELVETIA SACRA, LES CHARTREUX, FRIBOURG

Bernard Andenmatten et coll., *Les Chartreux en Suisse, Helvetia sacra* section III vol. 4, Editions Schwabe, Bâle 2006, 432 p.

Les *Annales fribourgeoises* ne prétendent pas annexer à notre histoire cantonale la plus prestigieuse collection suisse d'histoire ecclésiastique, mais elles se devaient de saluer le 27^e volume d'*Helvetia Sacra* pour deux raisons au moins. D'abord, il traite des Chartreux, et l'histoire de cet ordre en Suisse se déroule pour bonne part sur territoire fribourgeois. Ensuite, c'est pratiquement la dernière étape d'une entreprise historiographique à laquelle ont largement contribué les chercheurs de notre canton, et qui fête en ce mois de septembre 2007, à Bâle, son achèvement avec la parution d'un volume d'index.

Quatre des neuf chartreuses de Suisse concernent donc Fribourg. Nous ne savons pas exactement où s'élevait celle du Val-de-Paix, quelque part entre Chandossel et Wallenried. Celle de La Lance, près de Grandson, aujourd'hui propriété privée, était située dans un bailliage commun à Fribourg et à Berne. Les bâtiments qui subsistent de La Part-Dieu, près de Bulle, fondée en 1307 par Pierre de Gruyère, ont trouvé une vocation culturelle. Quant à La Valsainte, seule chartreuse encore en activité, c'est bien la plus ancienne (fondateur: Girard de Corbières, en 1294) et la plus chère au cœur des Fribourgeois; mais son histoire tourmentée montre qu'elle n'a pas constamment joui de la faveur, ni même du respect, des autorités cantonales.

Aujourd'hui, le Conseil d'Etat provisionne les montants nécessaires à la remise en état des bâtiments de la chartreuse, pour compenser le désengagement de la Confédération. C'est généreux, et bienvenu, mais relativement nouveau. Jusqu'à sa suppression en 1778, le monastère de La Valsainte éprouva surtout la méfiance et la cupidité du souverain fribourgeois dans l'orbite duquel il était tombé en 1553. Contrôles financiers tatillons, taxations confinant au racket, tentatives répétées de

liquidation au profit de l'évêché ou du collège Saint-Michel, le gouvernement usa de tous les moyens pour venir à bout de la chartreuse. Il faut dire que La Valsainte abritait surtout des moines étrangers, et n'avait compté jusqu'alors qu'un seul prieur du cru. Rien à voir avec Hauterive et ses abbés Fivaz, Lenzbourg ou Maillardoz, issus du patriciat urbain!

Evacuée par les fils de saint Bruno, la chartreuse allait recevoir des trapistes français entre 1794 et 1815, puis des rédemptoristes bavarois. Les chartreux revinrent en 1863, non sans mal. Contre l'avis du Conseil d'Etat (cinq opposants sur sept), le Grand Conseil n'avait accepté le rétablissement du couvent qu'à une voix de majorité! Quelques décennies plus tard, cependant, le monastère connut une prospérité jamais atteinte au cours de sa longue histoire. L'afflux de moines français fuyant le régime anti-clérical d'outre-Jura (1901) nécessita même des agrandissements. Et tandis que, sous le régime conservateur post-pythonien, le canton de Fribourg se posait plus que jamais en conservatoire du catholicisme, l'abbaye devint un centre spirituel pour toute la Suisse romande grâce au rayonnement de prieurs dotés d'un fort charisme et exerçant des règnes prolongés (dom Florent Miège: 1909-1931, dom Nicolas Barras: 1934-1981). Jamais le «désert» de la vallée du Javroz n'avait été si fréquenté.

Deux historiens fribourgeois, l'abbé Jacques Rime et Kathrin Utz Tremp, ont collaboré au volume sur les Chartreux. Avant eux, et dès ses débuts dans les années 1960 (le premier volume étant publié en 1972), la série a bénéficié du travail de plusieurs savants alémaniques ou romands issus du canton ou y travaillant, impliqués ou non dans la direction d'ouvrages ou le *curatorium* scientifique de l'entreprise – Hubert de Vevey et Joseph Jordan, Hugo Vonlanthen et Peter Rück, Pascal Ladner et Francis Python, pour ne citer qu'eux. C'est l'effet, bien sûr, d'un intérêt constant de nos historiens pour le champ ecclésiastique, mais aussi du nombre et de la diversité des institutions cléricales, séculières ou régulières, présentes en pays fribourgeois dès avant 1874, limite chronologique fixée par *Helvetia Sacra*.

La collection s'est fixé pour but de recenser systématiquement les évêchés, chapitres, monastères et couvents de Suisse, et d'en faire une description historique en fournissant des notices biographiques sur les

supérieurs ainsi qu'un relevé des fonds d'archives et une bibliographie. On ne va pas retracer en quelques lignes l'aventure d'*Historia Sacra*, qu'il faudrait considérer tour à tour comme un chantier historiographique, une entreprise éditoriale et un club de chercheurs affilié à la Société suisse d'histoire. A chacun de ces aspects correspond en effet une problématique particulière. Les choix d'approche ou de méthode ne sont plus guère à questionner, plusieurs ayant été tranchés dès le départ: ainsi de la délimitation de l'objet dans l'espace et dans le temps, ou du choix exclusif des dignitaires pour les notices biographiques. Mais il ne serait pas inintéressant de s'interroger sur le poids relatif de ces notices et celui des monographies introductives, toujours plus consistantes; celle de Bernard Andenmatten sur «les chartreuses de Suisse au Moyen Age», par exemple, mériterait d'être éditée en livre de poche. Ou bien on pourrait analyser *Helvetia Sacra* d'un point de vue purement institutionnel: ses relations avec les détenteurs d'archives et les bailleurs de fond, ses modes de recrutement et de fonctionnement, ses stratégies de marché aussi – on admirerait alors l'art avec lequel les volumes concernant le Valais ont été «vendus» dans ce canton...¹

Pour nous, Fribourgeois, et ce sera notre dernière observation, *Helvetia Sacra* offre l'intérêt supplémentaire d'avoir résolu avec élégance le problème du plurilinguisme. Dans un même volume, la collection peut user du français, de l'allemand et de l'italien. Jusqu'à 1982, c'est la langue de l'auteur qui déterminait celle de l'article. A partir de cette date, et pour donner suite à certaines revendications, on a retenu pour chaque institution traitée la langue de la région en cause, ce qui ménage toutes les susceptibilités territoriales mais entraîne parfois l'obligation de traduire, avec les coûts supplémentaires qui en découlent. C'est ainsi qu'ont été traduites de l'allemand les pages sur La Valsainte rédigées par Kathrin Utz Tremp et Patrick Braun. Si Girard de Corbières avait fondé sa chartreuse sur la commune de Jaun, la collection aurait économisé quelques francs.

Jean Steinauer

¹ Voir à ce propos Brigitte DEGLER-SPENGLER, «L'Helvetia Sacra et la Suisse romande. Rapport spécialement rédigé à l'intention du Valais» dans *Vallesia* 51 (1996), pp. 217-238.

LE LONG CHEMIN DES RÉFORMÉS

Noëlle-Laetitia Perret, *Minorité créative ou partenariat responsable? La reconnaissance par l'Etat de l'Eglise évangélique réformée dans le canton de Fribourg en 1854*, Neuchâtel, Editions Heinstein, 2006, 122 p.

Le titre de cet ouvrage ferait hésiter plus d'un lecteur à s'y plonger. Toutefois, il s'agirait d'une erreur puisque Noëlle-Laetitia Perret livre une excellente histoire de l'Eglise évangélique réformée dans le canton de Fribourg.

L'auteur passe en revue les étapes clés du protestantisme fribourgeois en débutant par le XVI^e siècle. A cette époque, le Moratois et lui seul possède un statut clair de région réformée, obtenu à la suite des guerres de religion. La situation se complique au XIX^e siècle, avec l'arrivée de paysans bernois qui font face à une crise économique. Petit à petit, ces nouveaux venus ouvrent une école et demandent la création d'un lieu de culte, tolérés par les autorités cantonales en 1837. Malgré cette relative tolérance, les tensions s'accroissent au milieu du siècle. Les réformés voient d'un mauvais œil l'adhésion de Fribourg à la Ligue du Sonderbund, composée en majorité de catholiques. Puis la constitution d'un gouvernement radical apporte un espoir d'ouverture en proposant l'égalité entre les deux confessions. Le 21 février 1854, en effet, une loi donne à l'Eglise évangélique réformée sa reconnaissance publique, attendue depuis longtemps.

Cependant, l'événement met en lumière des tensions au sein même de la communauté. De nombreux réformés à commencer par le pasteur Adolphe Dubuis préfèrent conserver le statut privé de leur religion, subventionnée par le canton de Berne, et ne pas subir de contraintes de l'Etat de Fribourg. L'auteur met en relief la manière dont l'administration nouvellement mise en place pour la religion réformée tente d'apaiser les esprits et de faire revenir le pasteur dans le droit chemin. Mais il faudra attendre plus de six mois pour que l'ancienne administration accepte de

rendre ses biens et qu'un nouveau pasteur soit nommé. En novembre le pasteur Gottlieb Friedrich Ochsenbein pose ses valises à Fribourg, pour vingt-trois ans; et malgré de difficiles premières années d'exercice, il apporte un élan remarquable à la communauté réformée du canton. Citons notamment la création d'une bibliothèque, d'une œuvre d'assistance et d'un nouveau temple en 1875. Celui-ci trône toujours au centre de la capitale, et comme le souligne Hermann Schöpfer: «Dans le quartier de la gare, l'église réformée représente le long chemin de la tolérance confessionnelle entamé au XIX^e siècle».¹

Cette traversée de l'histoire de la religion réformée jusqu'à sa reconnaissance publique se termine sur une excellente conclusion qui retrace les points les plus importants de l'ouvrage et met en relief le conflit avec Dubuis comme expression d'une sensibilité différenciée des réformés quant au rôle de leur Eglise et à la perception de la foi.

Cet ouvrage clair et très intéressant est construit de manière dynamique avec l'insertion dans le texte de passages des textes d'archives permettant une approche directe des sources, et surtout de documents officiels qui illustrent le récit. L'histoire semée d'embûches de la religion réformée dans le canton de Fribourg permet de sortir de l'oubli des personnages hauts en couleur, comme le pasteur Dubuis. Elle se révèle passionnante. Le sujet, qui n'occupe dans l'article «Fribourg» du *Dictionnaire historique de la Suisse* que quelques lignes, méritait bien un ouvrage tel que celui-ci.

Frédérique Carrel

¹ Voir à ce propos Brigitte Däppen-Schärer, «L'Helvétie sacrée et la Suisse romande. Rapport spécialement rédigé à l'occasion du centenaire de la Confédération suisse», dans *Annales fribourgeoises*, vol. 69, 2007, p. 110.

PIONNIERS DES SCIENCES NATURELLES

Marc-Antoine Kaeser, *Un savant séducteur, Louis Agassiz (1807-1873) prophète de la science*, Vevey, Editions de l'Aire, 2007, 291 p.

Laurence Perler Antille, *Calepin, loupe et filet. Les naturalistes fribourgeois sortent de leur réserve!* Fribourg, Editions faim de siècle, 128 p.

Le bicentenaire de la naissance d'un savant tel qu'Agassiz, qui plus est d'un savant fribourgeois (il vient de Môtier dans le Vully), méritait bien une biographie. Celle-ci met en lumière un personnage un peu oublié, qui pourtant fit une immense carrière à travers le monde. Mais le biographe Marc-Antoine Kaeser n'est pas seul à faire sortir de l'ombre, cette année, un pionnier des sciences naturelles en Suisse. Le Musée d'histoire naturelle propose lui aussi, sous la plume de l'historienne Laurence Perler Antille, un hommage aux savants fribourgeois du XIX^e siècle, qui ont contribué à une meilleure connaissance du patrimoine naturel du canton: le chanoine Charles-Aloyse Fontaine, fondateur de l'institution, le botaniste Firmin Jaquet, le géologue Raymond de Girard et l'ornithologue Léon Pittet.

Marc-Antoine Kaeser livre un ouvrage à première vue déconcertant, qu'il qualifie lui-même, à juste titre, de «peu académique». En effet, il utilise de nombreuses sources et fonds d'archives qu'il présente sous forme de récit de fiction comprenant des dialogues. Il imagine les situations dans lesquelles évoluent les personnages et les conversations qu'ils auraient pu avoir. Il est donc difficile de démêler la réalité de la fiction. Mais le lecteur se laisse facilement entraîner dans ce récit passionnant qui met en scène un personnage au parcours étonnant.

Louis Agassiz, fils de pasteur, se lance dans l'étude de la nature par ennui et solitude. L'auteur présente un jeune homme montrant un vif intérêt et de grandes capacités. Il étudie en Allemagne puis à Paris auprès de professeurs fameux. Après avoir obtenu un doctorat en sciences naturelles, il développe ses talents à Paris où il se crée de nombreuses relations et où

l'exposition de ses projets lui permet d'obtenir des dons. Louis Agassiz séduit ses mécènes par son ambition et son enthousiasme pour la nature. Il travaille avec des chercheurs reconnus qui le soutiennent et lui permettent d'étendre ses collections.

L'ouverture d'une chaire d'histoire naturelle à Neuchâtel fait revenir Agassiz en Suisse. Il y travaille librement avec ses étudiants et acquiert une immense renommée par ses recherches glaciologiques et zoologiques. Agassiz se lance dans ses projets de manière fiévreuse, mais ne s'occupe pas des finances de son entreprise: cela le conduira tout droit à la faillite.

Il entreprend alors une nouvelle vie aux Etats-Unis. Il participe à de nombreuses discussions, donne des conférences et se mêle au monde bourgeois. Sa renommée lui permet d'occuper des postes très importants à Harvard notamment, où il dirige des équipes de recherche à son service ainsi que des expéditions. L'auteur présente Louis Agassiz comme un véritable maître à penser mais ne cache toutefois pas les côtés négatifs du savant: il se révèle têtu et dur avec ses étudiants. Sa renommée lui monte rapidement à la tête et son orgueil le pousse à s'opposer aux théories de Darwin, ce qui entraînera sa perte.

Cet ouvrage éclaire la trajectoire d'un savant connu à travers le monde, qui dirigea les chaires d'histoire naturelle les plus importantes. Louis Agassiz permit d'élargir considérablement le domaine des sciences naturelles et par ses travaux sur les blocs erratiques ou sur les périodes glaciaires, il contribua au rayonnement du canton de Fribourg et de la Suisse, au moment où le monde se prit de passion pour la nature. Il a donné son nom à un bloc erratique, situé sur la commune du Haut-Vully. La publication du Musée d'histoire naturelle nous apprend que le canton de Fribourg acquit ce bloc en 1910, pour assurer sa protection, sur la recommandation du professeur Raymond de Girard.

Frédérique Carrel

LES MISÈRES DU VILLAGE

Micheline Repond, *Assassinées à Maraçon...*

Editions La Sarine, Fribourg 2006, 216 p.

Le meurtre non élucidé, le dimanche 11 juin 1949 à Maraçon, de deux jeunes filles de Semsales n'a pas seulement remué la région en profondeur; il en a durablement empoisonné le climat, rumeurs, ragots et accusations calomnieuses se propageant dans une atmosphère d'omertà. L'ouverture des archives policières, en 1999, a relancé l'attention sur l'affaire. D'où le sensible film de Stéphane Goël (*Le Poison*, 2003), puis ce récit de Micheline Repond, prof au collège du Sud, aussi factuel et précis que devrait l'être un dossier d'instruction.

Il n'y faut pas chercher, bien sûr, la solution de l'énigme. On y trouvera des informations plus intéressantes, et plus utiles. D'abord, une quantité de précisions (des noms, des dates, des déclarations formelles) qui permettent de compléter et surtout de redresser ce que la mémoire, capricieuse et mal contrôlée, avait retenu. S'appuyant pas à pas sur les documents, l'auteur fait en quelque sorte du journalisme *a posteriori*. Facile? Peut-être. Mais si la presse des années 1950 avait cultivé la précision plutôt que le lyrisme, tout le monde s'en serait mieux porté. Et cette démarche au ras des faits demeure un préalable nécessaire à toute analyse historique.

Le deuxième intérêt de l'ouvrage, c'est qu'il éclaire crûment la société villageoise de l'après-guerre dans le sud fribourgeois. Le dossier fait surgir une population «largement sous-scolarisée», très fermée sur elle-même (Châtel-Saint-Denis, c'est la ville, et déjà le monde extérieur), mais pas figée du tout: «une communauté très mobile sur un territoire très réduit», où chacun suit des yeux chaque mouvement. Et c'est fou le monde qui passe, l'espace d'un après-midi, sur un chemin vicinal écrasé de soleil! A ce contrôle social en quelque sorte mutualisé se superpose naturellement celui qu'exercent les autorités locales, curé en tête – à Semsales, on dit «le prier», un souvenir de l'Ancien Régime. Le pouvoir ecclésiastique prétend régir, en particulier, la vie intime des paroissien(ne)s, ce qui n'empêche pas les femmes de vivre dans une éprouvante misère sexuelle: harcèlement, agressions, viols, incestes...

Quand ils ne sont pas brutaux, d'ailleurs, les hommes sont coincés. L'alcoolisme? Général et ravageur – mornes dimanches où l'on passe le temps de verre en verre, de bistrot en bistrot. Il faudra bien, un jour, que l'on compare ce tableau accablant à la célébration folklorique des vertus paysannes.

Et pas d'issue en perspective: la société villageoise est implacablement divisée. L'auteur note avec justesse que le si crime expose la fracture, il ne l'a pas créée: «Les premières personnes suspectées par les enquêteurs et par le juge informateur ont été les pauvres, les marginaux, les gens qui n'avaient pas de statut social, les gens qui ne comptaient pas. Des gens qui n'auraient pas manqué à la société qui les accusait.» Ensuite, seulement, la rumeur visa les notables, qu'on ne pouvait toucher autrement.

Jean Steinauer